

ÊTRE ARTISTE À MONGO

Par Idriss Bakaye



AF. Idriss, vous qui êtes peintre depuis plus de 20 ans, trouvez-vous qu'il soit difficile d'être un artiste au Tchad ?

IB. La population ne s'intéresse pas à la peinture par manque de moyens. Certains sont même étonnés quand ils voient un de mes dessins que c'est une personne qui a pu faire cela. Ils pensent que c'est une machine apportée de l'étranger qui l'a fait. Nous sommes en retard. Mais je pense

qu'actuellement il y a de l'espace pour les artistes au Tchad. Seulement, il faut avoir le don et la volonté. Un peu de chance aussi pour trouver les personnes qui vont t'aider et t'encourager.

AF. Pouvez-vous nous raconter comment vous êtes devenu un artiste?

IB. J'avais le don. Quand j'étais à l'école primaire, le maître me demandait souvent de venir dessiner quelque chose pour lui au tableau. Il m'a même dit qu'on pouvait vivre du dessin à N'Djamena mais moi je ne pensais pas à cela quand j'étais à Mongo. Et puis, à l'âge de 14 ans, je vivais avec mon oncle à N'Djamena. A cette époque, je dessinais sur le mur de ma chambre. J'aimais beaucoup les squelettes, alors, j'en dessinais partout avec des cartes du Tchad. Un ami de mon oncle a vu mes dessins et il m'a parlé d'un concours qui était organisé à l'école des Arts Appliqués de N'Djamena. Pour passer le concours, il fallait avoir terminé le cycle primaire. Je me suis présenté et j'ai été accepté. C'était en 1985.

AF. Cette école est-elle l'unique du Tchad ?

IB. Oui, c'est la seule même si elle a une filière à Sahr. Nous étions 29 étudiants dans ma promotion et la formation a duré trois ans. Nous y avons appris la bijouterie, la maroquinerie, la peinture et la sculpture. Beaucoup ont abandonné en cours de formation car c'était difficile et ils n'arrivaient pas à faire ce qu'on leur demandait. Nos professeurs étaient des Tchadiens formés au Sénégal. En dernière année, il fallait se spécialiser. Mes professeurs m'ont demandé de faire la sculpture parce que j'étais doué. Mais c'est difficile après de travailler comme sculpteur car les gens ne commandent rien, beaucoup pensent en effet que faire des statues, ce n'est pas bon.

AF. Lorsque vous avez terminé vos études, avez-vous travaillé comme artiste ?

IB. Pendant les études, j'avais déjà ouvert mon atelier à N'Djamena. J'y faisais des panneaux publicitaires, des cachets, des toiles de scènes villageoises, des pancartes pour restaurants et quelques portraits pour des étrangers qui passaient. Mon atelier marchait bien et j'ai même fini par avoir trois apprentis. Du coup, lorsqu'on m'a proposé d'être un artiste intégré, c'est-à-dire de devenir fonctionnaire pour les eaux et forêts en faisant de l'artisanat tchadien, j'ai refusé car c'était moins intéressant financièrement que mon atelier. Je suis resté 9 ans à N'Djamena et puis je suis rentré à Mongo pour rester auprès de mes parents. Ici, je n'ai pas d'atelier. J'entretiens plutôt un jardin de manguiers et je dessine pour ceux qui me connaissent.

AF. A Mongo, vous travaillez régulièrement avec la Préfecture Apostolique. Comment avez-vous commencé cette collaboration ?

IB. Une volontaire du Peace Corps américain a lancé un concours en 2004. Il s'agissait de faire des dessins de sensibilisation pour l'hygiène populaire sur les murs du lycée. J'ai remporté le concours et le Père Franco a repéré mes dessins. Il m'a cherché et m'a proposé de peindre des scènes bibliques sur les murs de plusieurs églises. Je suis musulman mais j'ai accepté sans problème. Pour faire les maquettes des fresques, j'ai dû lire des extraits de la Bible. Après, j'ai discuté avec le Père Franco ou Sylvana pour faire un dessin qui soit significatif. J'ai ainsi peint des fresques à Baro, Dadouar et Oum Hadjer. Je travaille également pour la sensibilisation dans les dispensaires et on commence aussi à me commander des caricatures et bandes dessinées.



AF. Vous travaillez beaucoup sur commande mais faites-vous parfois des compositions plus personnelles ?

IB. Les gens s'intéressent surtout au réalisme. Si je fais quelque chose d'abstrait qui nécessite d'être traduit pour qu'ils comprennent, ils ne vont pas s'y intéresser. De plus, c'est difficile de conserver une toile dans une case. L'eau, la poussière ou les termites peuvent vous l'abîmer très vite, je ne peins donc rien à l'avance. Mais j'ai eu plusieurs fois l'opportunité de faire des expressions personnelles et j'ai aimé cela. Seulement, il faut attendre un concours ou une expo et ceux-ci sont seulement organisés à N'Djamena par les artistes eux-mêmes à l'occasion d'une fête ou d'un anniversaire... Je me souviens d'une expression personnelle que j'avais beaucoup aimé dessiner. Je l'avais appelée « Le cours de la vie ». J'avais fait une échelle qui faisait se rejoindre le ciel et la terre. Au sommet de

l'échelle, il y avait un linceul : c'était la mort qui nous attend tous. Au bas de l'échelle, il y avait un jeune bélier parce que, quand nous naissons, nous sommes sans tache comme l'agneau. Sur le sol, il y avait des lignes noires et blanches, plus ou moins courtes ou longues qui symbolisaient la durée de la vie qui n'est pas la même pour tous. Par terre, il y avait aussi des rayons colorés qui représentaient les différentes religions car les religions nous aident à vivre notre vie.

AF. Votre famille s'intéresse-t-elle à la peinture ?

IB. Ma femme est allée jusqu'en CE2 et ne s'intéresse pas à cela. Et parmi mes 6 enfants, il y a mon fils aîné qui me regarde. Il a 14 ans maintenant. J'ai une fille de 9 ans aussi qui s'intéresse. Elle imagine des fleurs pour faire le tatouage au henné sur les pieds de ses amies. A tous les deux, je montre comment préparer les toiles à partir des tissus de coton que nous utilisons comme linceuls. Mon fils m'aide à boucher les trous du tissu en y passant de la colle. Pour les couleurs, j'utilise la peinture qu'on trouve au marché pour peindre les portails métalliques.

AF. Si vous rencontriez un jeune doué qui s'intéresse à la peinture, quel conseil lui donneriez-vous ?

IB. Je serais d'accord pour le former. Il pourrait m'observer. Si quelqu'un s'intéresse on va l'accueillir mais les jeunes veulent l'argent tout de suite. Il y en a peu qui ont la patience. Moi, j'ai eu la chance et la patience d'observer un vieux à N'Djamena. C'était quand j'étais à l'école des Arts appliqués. Un jour mon professeur de peinture qui avait vu que j'étais doué m'a demandé de rester après le cours. Il m'a demandé de l'accompagner chez lui. Là, il m'a envoyé chercher du bois pour lui. Et puis, il m'a ramené à l'école. Il a fait comme cela pendant une semaine. Et toujours j'ai obéi. Puis, un jour, il m'a emmené



dans l'atelier d'un vieux Centrafricain. Et il lui a dit : « Papa, je t'amène mon élève pour qu'il te regarde. J'ai bien observé son caractère, il est obéissant, tu peux le garder près de toi ». Le vieux m'a dit que je pouvais revenir quand je voulais. Je suis allé souvent voir comment il travaillait. Je ne disais rien, je m'asseyais dans un coin et j'observais. C'était l'époque où j'avais déjà mon atelier mais lui ne le savait pas. Et puis, un jour, il y a eu un concours auquel nous avons participé tous les deux. J'ai fait deux maquettes. L'une a gagné le premier prix et l'autre le second. Le vieux s'est fâché : « Comment,

moi, je crois que tu es un élève et toi tu as ton atelier et tu viens m'espionner ! » Mais après, il s'est calmé et il m'a demandé de voir mon atelier. Il a vu que je faisais des portraits et il m'a proposé une collaboration. Il me ferait faire les portraits que certains clients lui demandaient. Nous avons travaillé ensemble pendant plusieurs mois et puis il m'a bouffé l'argent de 6 portraits. C'est là que j'ai terminé la relation avec lui.

Propos recueillis par Anne-France Mordant